

La Fille aux bras coupés

Sébillot - Contes populaires de la Haute-Bretagne - t I - pp 105-112

Il était une fois un veuvier qui se maria en secondes noces : il avait une fille de sa première femme, et la deuxième lui donna aussi une fille.

L'aînée, qui se nommait Euphrosine, devint si belle en grandissant, que quand elle passait, tout le monde se retournait pour la voir, tandis que sa mi-sœur était petite et laide. Et sa belle-mère était jalouse de la beauté de l'enfant de son mari.

Celui-ci commandait un navire, et comme il naviguait au long cours, et passait peu de temps à terre, il ne savait pas toutes les misères que sa femme faisait endurer à Euphrosine.

Pendant qu'il était en mer pour un voyage qui devait durer longtemps, sa femme coupa les poignets de sa belle-fille, et l'emmena dans une forêt éloignée, où elle la força de monter dans une épine blanche qui était grande comme un pommier; et elle la menaça de la tuer, si elle s'avisait d'en descendre. La méchante femme pensait qu'Euphrosine mourrait et que sa fille à elle aurait tout l'héritage; pourtant elle n'osait la laisser périr de faim, et tous les huit jours elle allait lui porter elle-même de la nourriture.

Mais en hissant Euphrosine dans l'arbre, sa marâtre s'était enfoncé dans le genou une épine, qui la fit souffrir beaucoup; son mal au lieu de guérir empira, et elle fut bientôt forcée de garder le lit. Euphrosine, n'ayant plus rien à manger, se désolait et pleurait, s'attendant à mourir de faim; mais une pie vint lui porter de la nourriture, et pour l'engager à revenir, Euphrosine tâchait de l'appivoiser, et lui parlait doucement.

Quand son père revint de voyage, il fut surpris de ne pas voir sa fille aînée, et il demanda à sa femme ce qu'elle était devenue; elle répondit qu'Euphrosine lui avait fait bien du chagrin, que c'était une libertine qui était partie avec des soldats pour suivre l'armée. Le capitaine essaya de retrouver sa fille, mais personne ne put lui donner de ses nouvelles et il la crut perdue.

Cependant Euphrosine restait sur son arbre, et vivait de la nourriture que la pie lui apportait. Un soldat qui était venu chez sa mère pendant un congé alla un

jour à la chasse dans la forêt, et il vit avec surprise ses chiens s'arrêter au pied d'une épine et se mettre à aboyer. Il eut beau les siffler et les appeler, ils restaient auprès de l'arbre. Il s'approcha pour voir ce qu'il y avait : il aperçut Euphrosine qui était encore plus belle que quand sa belle-mère l'avait exposée, et il se sentit pris d'amour pour elle :

- Que faites-vous en haut de cet arbre? demanda-t-il.

- Hélas! monsieur, il y a trois ans que je suis sur cette épine, et que je vis grâce à une pie qui

m'apporte à manger.

- Une pie? dit-il tout surpris.

- Oui, monsieur, répondit-elle, c'est elle seule qui m'apporte ma nourriture.

- Elle avait à peine parlé que la pie arriva tenant dans son bec un morceau de pain.

- Et qui vous a mise en haut de cet arbre? demanda le jeune homme.

- C'est ma belle-mère, et je pense que dans le monde elle m'a fait passer pour morte.

- Je ne suis pas pour longtemps au pays, dit le soldat; mais tant que j'y resterai, je vous

apporterai à manger, et je vais parler de vous à ma mère.

Dès qu'il fut de retour à la maison, il raconta à sa mère qu'il avait vu dans la forêt une jeune fille qui était belle comme une bonne Vierge, malgré qu'elle eût les mains coupées.

- Ah! s'écria-t-elle, la pauvre fille! il faut aller la chercher, mon fils; prends notre meilleure voiture, dis à un domestique de t'accompagner, et amène-la ici; sa compagnie me désennuiera pendant ton absence.

Il fit atteler une voiture et alla trouver Euphrosine qui parut encore plus belle à ses yeux que la première fois qu'il l'avait vue:

- Je suis venu, dit-il, pour vous emmener au château; ma mère veut que vous restiez avec elle.

- Je vous remercie bien, mon beau monsieur, répondit Euphrosine , mais je ne veux plus

paraître dans le monde. Je n'ai plus de mains pour gagner ma vie, et je préfère rester ici puisque j'ai une petite bête que Dieu m'a envoyée pour me soutenir.

- Venez chez nous, mademoiselle; ce ne sera plus la bête qui vous soignera, mais une servante qui fera tout ce que vous voudrez; je vous en prie, ne me refusez pas.

Euphrosine finit par consentir à aller au château; mais l'épine avait si grandi et elle était devenue si touffue, que pour arriver jusqu'à la jeune fille on fut obligé de couper plusieurs branches.

Elle monta en voiture et arriva au château ; la mère du jeune homme était enchantée d'avoir cette belle jeune fille auprès d'elle, car elle était bien belle et bien bonne:

- Ma bonne mère, dit le soldat, tu ne t'ennuieras plus pendant que je serai à la guerre, je t'ai amené une compagne qui te désennuiera et te consolera.

Le jeune homme repartit pour l'armée où il resta six mois, et il pensait toujours à Euphrosine ; mais comme elle n'avait pas de mains il n'osait avouer à sa mère qu'il aurait voulu l'épouser. Un jour, pourtant, il lui dit:

- Comment trouves-tu Euphrosine, ma mère?

- C'est une excellente fille à qui je ne connais que des qualités.

- C'est aussi mon avis et je veux la prendre en mariage. Quand la vieille dame entendit cela,

elle s'écria qu'elle ne consentirait jamais à avoir une bru manchote. - Je l'aurai, dit le jeune homme, ou je me tuerai.

La mère qui n'avait que ce fils se décida, bien à contre . cœur, à donner son consentement au mariage : mais, à partir de ce jour, elle haït Euphrosine autant qu'elle l'avait aimée. jusque-là.

Peu de temps après, le jeune homme repartit pour l'armée• laissant Euphrosine enceinte; sa belle-mère, qui maintenant la détestait, racontait à son fils dans les lettres qu'elle lui écrivait tout ce qu'elle pouvait imaginer au désavantage de sa bru.

Euphrosine eut deux enfants, et sa belle-mère, au lieu de dire la vérité à son fils, lui écrivit que sa femme avait mis au monde un chien et un veau, et qu'on entendait l'un aboyer et l'autre beugler.

Le mari d'Euphrosine, furieux, et chagrin de cette nouvelle, envoya l'ordre de tuer le chien et le veau, mais de ne faire aucun mal à la femme. La belle-mère répandit partout le bruit de la mort d'Euphrosine, elle fit faire une chasse dans laquelle elle mit une grosse bûche de bois, et les cérémonies de l'enterrement eurent lieu comme si sa bru avait été réellement morte.

Elle partit secrètement avec Euphrosine et chargea les deux enfants dans une hotte qu'elle mit sur le dos de la pauvre femme qui n'avait point de mains, puis elle la mena dans une forêt éloignée. Quand elle y fut arrivée elle lui dit : - Il faut que tu me promettes de ne pas sortir de la forêt, ou je vais te tuer et abandonner ici tes enfants.

Euphrosine consentit à ce que sa belle-mère exigeait, et quand elle voulait prendre ses enfants, elle était obligée de se coucher sur le dos pour poser la hotte à terre ; alors elle les saisissait avec les dents et les mettait à boire à la rivière. Elle resta ainsi trois jours à gémir et à pleurer, sans rien avoir à manger.

Le troisième jour, comme elle penchait un de ses enfants sur l'eau pour le faire boire, elle desserra les dents et il tomba à la rivière. Elle poussa un cri, et aussitôt elle vit paraître une belle dame qui lui dit :

- Fourre bien vite ton moignon dans l'eau!

Euphrosine obéit, et il lui vint une main avec laquelle elle put repêcher son enfant. L'autre à son tour tomba à l'eau, et la dame lui cria :

- Fourre ton autre moignon dans l'eau.

Il lui vint encore une autre main, et elle ne fut plus infirme et difforme comme auparavant. La dame la conduisit ensuite à une grotte où avait longtemps auparavant demeuré un ermite dont on voyait dans un coin les ossements desséchés, puis elle lui dit :

- La pie qui vous a soignée dans l'épine va de nouveau venir pour pourvoir à vos besoins. La belle dame disparut, et chaque jour, la pie apportait dans son bec tout ce qu'il fallait pour Euphrosine et ses enfants, du pain, de l'eau, des vêtements et même du feu.

Les enfants grandissaient, bien portants et jolis au possible, et le garçon ressemblait à son père tandis que la petite fille paraissait le portrait de sa mère.

Quand le mari d'Euphrosine revint de la guerre, il demanda des nouvelles de sa femme, mais on lui dit qu'après qu'on avait eu, par ses ordres, tué le veau et le chien, elle avait pris un fond de chagrin qui l'avait fait mourir.

Il la pleura, et pour se distraire il se mit à chasser avec ses amis : un jour qu'ils étaient allés dans une forêt éloignée, et où l'on ne chassait pas d'habitude, le mari d'Euphrosine, qui se trouvait un peu à l'écart des autres, rencontra les deux petits enfants qui revenaient de chercher des racines et du bois. Il les regarda, et remarqua que la petite fille avait les mêmes traits qu'Euphrosine :

- Où demeurez-vous, mes enfants? leur demanda-t-il,
- Dans une petite maison, bien loin au milieu du bois.
- Voulez-vous m'y mener?
- Oui, monsieur, volontiers.

Tout en cheminant avec eux, il leur parlait : - Que cherchiez-vous dans la forêt?

- Des racines pour manger, et du bois pour nous chauffer.

Il remarqua une pie qui portait quelque chose dans son bec et suivait les enfants sans paraître effarouchée.

- Qu'est-ce que cet oiseau? dit-il; il est sans doute apprivoisé.
- C'est notre mère nourrice, monsieur.
- Votre mère nourrice?
- Oui, c'est ainsi que maman nous a dit de l'appeler.

Quand il arriva à la grotte, il vit Euphrosine qui, malgré sa misère, était aussi belle que lorsqu'il l'avait quittée plusieurs années auparavant :

- Ah! s'écria-t-il, si je ne voyais vos deux mains, je dirais que vous êtes ma femme! Euphrosine lui raconta tout ce qui s'était passé, et se fit reconnaître; et il s'écria :
- Ah! Euphrosine, j'ai été trompé! j'ai été trompé!

Et il pleurait en embrassant sa femme qui versait des larmes, et les enfants pleuraient aussi, voyant leur mère pleurer.

Il sonna de son cor de chasse, et les autres chasseurs accoururent. Il emmena au château sa femme et ses deux enfants ; la pie les suivait, et les enfants se détournaient souvent pour la voir.

En arrivant au château, le mari d'Euphrosine dit à sa mère :

- Ah! mère cruelle, reconnais-tu Euphrosine et ses deux enfants?

- Comment, mon fils, répondit-elle, a-t-elle fait pour revenir? c'est sans doute un miracle que

Dieu a permis, puisqu'elle a des mains aujourd'hui et qu'autrefois elle était manchote.

- Femme barbare, lui dit-il, je ne te mènerai pas dans la forêt comme tu le mériterais; mais je vais t'enfermer dans un souterrain pour le restant de tes jours.

Et il le fit, malgré les prières d'Euphrosine qui était si bonne qu'elle voulait toujours rendre le bien pour le mal.

Euphrosine songeait souvent à son père et même à sa méchante belle-mère, et elle aurait bien voulu savoir ce qu'ils étaient devenus.

Elle partit avec son mari pour aller les voir, et elle trouva sa belle-mère couchée sur le lit, d'où elle n'avait pas bougé depuis qu'elle avait abandonné Euphrosine dans la forêt. L'épine qui lui était restée dans le genou avait poussé grande comme si elle eût été plantée en terre; elle était grande comme un arbre, avait percé le toit de la maison, et du dehors on la voyait couverte de fleurs blanches.

Quand Euphrosine vit sa belle-mère, elle eut pitié d'elle; elle lui ôta l'épine du genou, ce que personne n'avait pu faire, et la belle-mère fut aussitôt guérie.

Le père d'Euphrosine, qui l'avait crue morte, fut bien content de la voir vivante et mariée: elle l'emmena au château de son mari, et avec lui sa sœur et même sa belle-mère à qui elle pardonna, en disant qu'elle avait été cause de son bonheur, et elle leur fit du bien à tous.

Conté par Rose Renaud, de Saint-Cast, 1879. j'ai recueilli dans l'Ille-et-Vilaine une autre version de ce conte, plus courte et assez différente.